

cains; même trente ans après la conquête, les Espagnols, qui n'avoient pas encore trouvé des matériaux pour faire de l'encre, écrivoient avec de l'indigo, comme le prouvent les papiers conservés dans les archives du duc de Monte Leone, qui est le dernier rejeton de la famille de Cortez. A Santa-Fe, on écrit encore aujourd'hui avec le suc exprimé des fruits de l'uvilla (*Cestrum tinctorium*), et il y existe un ordre de la cour qui enjoint aux vice-rois de n'employer pour les pièces officielles que ce bleu d'uvilla, parce qu'on a reconnu qu'il est plus indestructible que la meilleure encre de l'Europe.

Après avoir examiné avec soin les végétaux qui sont des objets importans de l'agriculture et du commerce du Mexique, il nous reste à jeter un coup - d'œil rapide sur les productions du règne animal. Quoique la plus recherchée de ces productions, la cochenille, appartienne originairement à la Nouvelle-Espagne, il est certain cependant que celles qui sont les plus intéressantes pour le bien-être des habitans, y ont été introduites de l'ancien continent. Les Mexicains n'avoient point essayé de réduire à l'état de domesticité les deux

espèces de bœufs sauvages (*Bos americanus* et *B. moschatus*) qui errent par troupeaux dans les plaines voisines de la rivière du Nord. Ils ne connoissoient pas le llama, qui, dans la Cordillère des Andes, ne dépasse pas la limite de l'hémisphère austral. Ils ne savoient tirer parti ni des brebis sauvages de la Californie<sup>1</sup>, ni des chèvres des montagnes de Monterey. Parmi les nombreuses variétés de chiens<sup>2</sup> qui sont propres au Mexique, une seule, le *techichi*, servoit à la nourriture des habitans. Sans doute le besoin d'animaux domestiques se faisoit moins sentir avant la conquête, à une époque où chaque famille ne cultivoit qu'une petite étendue de terrain,

<sup>1</sup> Sur les brebis et les chèvres sauvages des montagnes de l'ancienne et de la Nouvelle-Californie, voyez ci-dessus, Chap. VIII, T. II, p. 423.

<sup>2</sup> Voyez mes Tableaux de la Nature, T. I, p. 124-127. Une tribu des provinces septentrionales, celle des Cumanches, se sert de chiens mexicains pour le transport des tentes, comme plusieurs peuples de la Sibérie. Voyez ci-dessus, T. II, p. 377. Les Péruviens de Sausa (Xauxa) et Huanca mangeoient leurs chiens (*runalco*), et les Aztèques vendoient au marché la chair du chien muet *techichi*, qu'on châtroit pour l'engraisser. *Lorenzana*, p. 103.

et où une grande partie du peuple se nourrissoit presque exclusivement de végétaux. Cependant le manque de ces animaux forçoit une classe nombreuse des habitans, celle des *Tlamama*, à faire le métier de bêtes de somme, et à passer leur vie sur les grandes routes. Ils étoient chargés de grosses caisses de cuir (en mexicain *petlacalli*, en espagnol *petacas*), qui contenoient des marchandises d'un poids de trente à quarante kilogrammes.

Depuis le milieu du seizième siècle les animaux les plus utiles de l'ancien continent, les bœufs, les chevaux, les brebis et les porcs, se sont multipliés d'une manière surprenante dans toutes les parties de la Nouvelle-Espagne, surtout dans les vastes plaines que renferment les *provincias internas*. Il seroit superflu de réfuter<sup>1</sup> ici les assertions hasardées de M. de Buffon sur la prétendue dégénération des animaux domestiques introduits dans le nouveau continent. Ces idées se sont propagées facilement, parce qu'en

<sup>1</sup> Cette réfutation se trouve dans l'excellent ouvrage de M. *Jefferson*, sur la *Virginie*, p. 109-166. Voyez aussi *Clavigero*, T. IV, p. 105-160.

flattant la vanité des Européens, elles se lioient à des hypothèses brillantes sur l'ancien état de notre planète. Depuis que l'on examine les faits avec soin, les physiciens reconnoissent de l'harmonie où l'écrivain éloquent n'annonçoit que des contrastes.

Il y a une grande abondance de bêtes à cornes le long des côtes orientales du Mexique, surtout à l'embouchure des rivières d'Alvarado, de Guasacualco et de Panuco, où de nombreux troupeaux trouvent des pâturages constamment verts. La capitale du Mexique et les grandes villes qui en sont voisines, tirent cependant leurs provisions en viandes de l'intendance de Durango. Les naturels, comme la plupart des peuples de l'Asie à l'est du Gange<sup>2</sup>, se soucient très-peu

<sup>2</sup> Par exemple, dans le sud-est de l'Asie, les Chinois et les habitans de la Cochinchine. Les derniers ne traient jamais leurs vaches, quoique le lait soit excellent sous les tropiques et dans les parties les plus chaudes de la terre. *Voyage de Macartney*, Vol. II, p. 153; et Vol. IV, p. 59. Même les Grecs et les Romains n'apprirent à faire du beurre que par leurs communications avec les Scythes, les Thraces et les peuples de race germanique. *Beckmann*, l. c. B. III, p. 289.

du lait, du beurre et du fromage. Ce dernier est fort recherché par les castes de sang-mêlé, et il forme une branche de commerce intérieur assez considérable. Dans le tableau statistique que l'intendant de Guadalaxara a dressé en 1802, et que j'ai eu occasion de citer plusieurs fois, la valeur annuelle des cuirs corroyés est évaluée à 419,000 piastres; celle du suif et du savon, à 549,000 piastres. La seule ville de la Puebla fabrique annuellement 200,000 *arrobas* de savon, et 82,000 cuirs de vaches; mais l'exportation de ces deux articles par le port de Vera-Cruz a été peu importante jusqu'ici. En 1803, elle s'est à peine élevée à la valeur de 140,000 piastres. Il paroît même qu'au seizième siècle, avant que la consommation intérieure eût augmenté avec le nombre et le luxe des blancs, la Nouvelle-Espagne fournissoit à l'Europe plus de cuirs qu'elle n'en fournit aujourd'hui. Le père Acosta<sup>1</sup> rapporte qu'une flotte qui, en 1587, entra à Séville, portoit 64,540 cuirs mexicains. Les chevaux des provinces septentrionales, surtout ceux du Nouveau-Mexique, sont aussi

<sup>1</sup> Lib. IV, c. 3.

célèbres par leurs excellentes qualités que les chevaux du Chili : les uns et les autres descendent, à ce que l'on prétend, de race arabe; ils errent par bandes devenues sauvages, dans les savanes des *provincias internas*. L'exportation de ces chevaux à Natchez et à la Nouvelle-Orléans, devient d'année en année plus considérable. Plusieurs familles du Mexique possèdent dans leurs *hatos de ganado* trente à quarante mille têtes de bœufs et de chevaux. Les mulets seroient plus nombreux encore, s'il n'en périssoit beaucoup sur les grandes routes, par les fatigues dont ils sont excédés après des voyages de plusieurs mois. On compte que le commerce de Vera-Cruz seul occupe, par an, près de 70,000 mulets. Plus de cinq mille en sont employés comme un objet de luxe dans les attelages<sup>1</sup> de la ville de Mexico.

L'éducation des *moutons* a été singulièrement négligée dans la Nouvelle-Espagne, comme dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique. Il est probable que les premières

<sup>1</sup> La Havane a 2500 calèches, appelées *volantes*, dont le service exige plus de 3000 mulets. En 1802, on comptoit à Paris 35,000 chevaux.

bêtes à laine introduites au seizième siècle, n'étoient pas de la race des *merinos* voyageurs, et surtout qu'elles n'étoient pas de la race léonèse, ségovienne ou soriane. Depuis cette époque on ne s'est pas occupé d'améliorer la race. Dans la partie du Mexique qui est située hors des tropiques, il seroit facile cependant d'introduire le régime des troupeaux, que l'on désigne en Espagne par le nom de *mesta*, régime d'après lequel les brebis changent de climat avec les saisons, et se trouvent toujours en harmonie avec elles. On n'auroit pas à craindre, pendant des siècles, que ces voyages des troupeaux fussent contraires à l'agriculture mexicaine. Aujourd'hui les laines que l'on regarde comme les plus belles, sont celles de l'intendance de Valladolid.

Il est digne de remarque que ni le *porc* commun<sup>1</sup>, ni les *poules* que l'on trouve dans

<sup>1</sup> Pedro de Cieça et Garcilasso de la Vega, ont conservé dans leurs ouvrages les noms des colons qui, les premiers en Amérique, ont élevé des animaux domestiques de l'Europe. Ils rapportent qu'au milieu du seizième siècle deux pores coûtoient, au Pérou, 8000 livres tournois; un chameau, 35,000; un âne, 7700; une vache, 1200; un mouton, 200 livres.

toutes les îles de la mer du Sud, n'ont été connus des Mexicains. Le Pecari (*Sustajassu*), que l'on rencontre souvent dans les cabanes des naturels de l'Amérique méridionale, auroit pu être facilement réduit à l'état de domesticité; mais cet animal n'est propre qu'à la région des plaines. Des deux variétés de porc qui sont aujourd'hui les plus communes au Mexique, l'une a été introduite de l'Europe, et l'autre des îles Philippines: elles se sont extrêmement multipliées sur le plateau central, où la vallée de Toluca fait un commerce de jambon très-lucratif.

Avant la conquête, il existoit très-peu d'*oiseaux de basse-cour* chez les indigènes du nouveau continent. L'entretien de ces oiseaux exige des soins particuliers dans des pays récemment défrichés, et dont les forêts

*Cieça, Chronica del Perú* (Anvers, 1554), p. 65. *Garcilasso, T. I*, p. 328. Ces prix énormes prouvent, outre la rareté des objets à vendre, l'abondance des métaux précieux. Le général Belalcazar, qui avoit acheté à Buga une truie pour 4000 francs, ne put résister à la tentation de la manger dans un festin. Tel étoit le luxe qui régnoit à l'armée des *conquistadores*.

abondent en quadrupèdes carnassiers de toute espèce. D'ailleurs, l'habitant des tropiques sent moins le besoin des animaux domestiques que l'habitant de la zone tempérée, parce que la fertilité du sol le dispense de labourer une grande étendue de terrain, et parce que les lacs et les rivières sont couverts d'une innombrable quantité d'oiseaux faciles à prendre, et qui fournissent une nourriture abondante. Un voyageur européen est étonné de voir que les sauvages de l'Amérique méridionale se donnent une peine extrême pour apprivoiser des singes, des *manaviri* (*Ursus caudivolvula*), ou des écureuils, tandis qu'ils ne cherchent pas à réduire à l'état de domesticité un grand nombre d'animaux utiles que renferment les forêts environnantes. Cependant les peuples les plus civilisés du nouveau continent élevoient déjà dans leurs basses-cours, avant l'arrivée des Espagnols, plusieurs gallinacées, comme des Hocos (*Crax nigra*, *C. globicera* et *C. pauxi*), des dindons (*Meleagris gallo-pavo*), plusieurs espèces de faisans, de canards, et de poules d'eau, des yacous ou guans (*Penelope, pava de monte*), et des aras (*Psittaci macrouri*), qui sont

regardés comme un mets délicat, lorsqu'ils sont jeunes. A cette époque, le coq, originaire des Grandes Indes, et commun aux îles Sandwich, étoit totalement inconnu en Amérique. Ce fait important sous le rapport de la migration des peuples de la race malaye, a été contesté en Espagne, dès la fin du seizième siècle. De savans étymologistes prouvoient que les Péruviens devoient avoir eu des poules avant la découverte du Nouveau-Monde, parce que la langue de l'inca désigne le coq par un mot particulier, celui de *gualpa*. Ils ignoroient que *gualpa* ou *huallpa* est une contraction d'*Atahuallpa*, et que les naturels du Couzco avoient donné par dérision le nom d'un prince détesté à cause des cruautés qu'il exerçoit contre la famille de Huescar, aux coqs apportés par les Espagnols, s'imaginant, ce qui paroît assez étrange à l'oreille d'un Européen, trouver de la ressemblance entre le chant de cet oiseau et le nom d'*Atahuallpa*. Cette anecdote, consignée dans l'ouvrage de *Garcilasso* (T. I, p. 331), m'a été racontée en 1802, à Caxamarca, où j'ai vu, dans la famille des *Astorpilco*, les descendans du dernier Inca du Pérou. Ces pauvres Indiens

habitent les ruines du palais d'Atahuallpa. Garcilasso rapporte que les Indiens imitoient le chant du coq, en prononçant d'une manière cadencée des mots *de quatre syllabes*. Les partisans de Huescar avoient composé des chants burlesques pour se moquer d'Atahuallpa, et de trois de ses généraux, appelés Quilliscacha, Chalchuchima, et Rumiñavi. En consultant les langues comme des monumens historiques, il faut distinguer avec beaucoup de soin ce qui est ancien, et ce qui a été naturalisé par l'usage. Le mot péruvien *micitu*, qui désigne le chat, est tout aussi moderne que celui d'*huallpa*. Les Péruviens ont formé *micitu* du radical *miz*, parce qu'en observant que les Espagnols l'employoient en appelant le chat, ils crurent que *miz* étoit le nom de l'animal.

C'est un phénomène physiologique très-curieux, que sur le plateau de la ville de Couzco, qui est plus élevé et plus froid que celui de Mexico, les poules n'ont commencé à s'acclimater et à se propager qu'après l'espace de trente ans. Jusqu'à cette époque tous les poulets périrent en sortant de l'œuf. Aujourd'hui les diverses variétés de poules,

surtout celles de Mosambique, qui ont la chair noire, sont devenues communes dans les deux hémisphères, partout où les peuples de l'ancien continent ont pénétré. Plusieurs tribus d'Indiens sauvages qui vivent dans le voisinage des établissemens européens, ont su s'en procurer. Lorsque nous fûmes à Tomependa, sur les bords de la rivière des Amazones, nous vîmes quelques familles d'Indiens Xibaros qui se sont établies à Tutumbero, dans un endroit presque inaccessible, entre les cataractes de Yariquisa et Patorumi; c'est dans les cabanes de ces sauvages qu'on avoit vu des poules, lorsqu'on les visita pour la première fois, il y a quelques années.

La Nouvelle-Espagne a fourni à l'Europe le plus gros et le plus utile des gallinacées domestiques, le *dindon* (*totolin* ou *huexolotl*), qui jadis a été trouvé sauvage sur le dos des Cordillères, depuis l'isthme de Panama jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. Cortez raconte que plusieurs milliers de ces oiseaux, qu'il appelle des poules (*gallinas*), étoient nourris dans les basses-cours des châteaux de Montezuma. Du Mexique, les Espagnols les portèrent au Pérou, à la Terre-Ferme (*Cas-*

*tilla del oro*), et aux îles Antilles, où Oviedo les décrit en 1515. Hernandez observa déjà très-bien que les dindons sauvages du Mexique étoient beaucoup plus grands que les dindons domestiques. On ne trouve aujourd'hui les premiers que dans les provinces septentrionales. Ils se retirent vers le nord, à mesure que la population augmente, et que, par une suite nécessaire, les forêts deviennent plus rares. Un voyageur instruit, auquel nous devons une description très-intéressante des pays situés à l'ouest des monts Alléghanys<sup>1</sup>, M. Michaux, nous apprend que le dindon sauvage du Kentucky pèse quelquefois jusqu'à quarante livres, poids énorme pour un oiseau dont le vol est très-rapide, surtout quand il se voit poursuivi. Lorsque les Anglois, en 1584, abordèrent en Virginie, les dindons existoient déjà depuis cinquante ans en Espagne, en Italie et en Angleterre<sup>2</sup>. Ce n'est donc pas des États-Unis que cet oiseau a passé la première fois en Europe, comme plusieurs naturalistes l'ont faussement avancé.

<sup>1</sup> *Voyage de Michaux*, p. 190.

<sup>2</sup> *Beckmann*, l. c. T. III, p. 238-270.

Les *pintades* (*numida Meleagris*), que les anciens désignent si bien sous le nom d'*aves guttatae*, sont très-rares au Mexique, tandis qu'elles sont devenues sauvages dans l'île de Cuba. Quant au *canard musqué* (*Anas moschata*), que les Allemands appellent canard turec, et qui est devenu si commun dans nos basses-cours, l'Europe le doit aussi au nouveau continent : nous l'avons trouvé sauvage sur les bords de la rivière de la Madeleine, où le mâle acquiert une grandeur extraordinaire. Les anciens Mexicains avoient des canards domestiques, auxquels ils arrachoit tous les ans les plumes, qui étoient un objet de commerce important. Ces canards paroissent s'être mêlés à l'espèce introduite d'Europe. L'oie est le seul de nos oiseaux de basse-cour que l'on ne trouve presque nulle part dans les colonies espagnoles du nouveau continent.

La culture du mûrier et l'éducation des vers à soie avoient été introduites par les soins de Cortez, peu d'années après le siège de Ténochtitlan. Il existe sur le dos des Cordillères un mûrier propre aux régions équinoxiales, le *Morus acuminata* Bonpl., que

nous avons trouvé sauvage dans le royaume de Quito, près des villages de Pifo et de Puembo. La feuille de ce mûrier est moins dure que celle du mûrier rouge (*M. rubra*) des États-Unis, et les vers à soie la mangent comme celle du mûrier blanc de la Chine. Ce dernier arbre, qui, d'après Olivier de Serres, n'a été planté en France que sous le règne de Charles VIII, à peu près l'année 1494, étoit déjà assez commun au Mexique vers le milieu du seizième siècle. On récoltoit alors une quantité de soie assez considérable dans l'intendance de la *Puebla*, dans les environs de *Panuco*<sup>1</sup>, et dans la province d'*Oaxaca*, où quelques villages de la *Misteca* portent encore les noms de *Tepexe de la Seda* (soie), et de *San Francisco de la Seda*. D'un côté, la politique du conseil des Indes, constamment contraire aux manufactures du Mexique; d'un autre, le commerce plus actif avec la Chine, et l'intérêt qu'a la compagnie des Philippines, de vendre aux Mexicains les soieries de l'Asie, paroissent être les causes principales

<sup>1</sup> *La Florida del Inca* (Madrid, 1723), T. I, p. 258.

qui ont anéanti peu à peu cette branche de l'industrie coloniale. Il y a peu d'années qu'à Queretaro, un particulier a proposé au gouvernement de faire de grandes plantations de mûriers dans une des plus belles vallées du Mexique, la *Cañada* des bains de San Pedro, habitée par plus de trois mille Indiens. L'éducation des vers à soie demande moins de soin que celle de la cochenille, et le caractère des naturels les rend très-propres à tous les travaux qui exigent une extrême patience et des soins minutieux. La *Cañada*, qui est à deux lieues de Queretaro, vers le nord-est, jouit constamment d'un climat doux et tempéré. On n'y cultive aujourd'hui que des avocatiers (*Laurus persea*), et les vice-rois, qui craignent de blesser ce que dans les colonies on appelle les droits de la métropole, n'ont pas voulu permettre que l'on remplaçât cette culture par celle des mûriers.

La Nouvelle-Espagne offre plusieurs espèces de chenilles indigènes, qui filent de la soie semblable à celle du *Bombyx mori* de la Chine, mais qui n'ont pas encore été suffisamment examinées par les entomologistes.